

Le grand repos de nos chalets d'alpage sous les neiges du Jura

Il faut tout d'abord se souvenir de ce texte magnifique paru dans la Feuille d'Avis de la Vallée du 27 novembre 1923 et qui ne cesse de nous interpeller alors que nous montons l'hiver sur nos alpages. Il s'intitule tout naturellement « Le chalet ».

Gentiment blotti au pied du grand rocher que domine la belle croupe blanche, le vieux chalet s'endort...

Novembre est venu et la première neige a fait plus blanc le géant là-haut, recouvrant de son manteau les pentes, tout près.

Depuis quarante jours les belles vaches brunes ou tachetées sont descendues dans la vallée, abandonnant pour de longs mois l'alpage aux herbages odorants.

Puis les bergers sont remontés, ont emporté les ustensiles de laiterie, bancs grossiers, outils divers et les fromages aussi...

Maintenant, le voilà seul, le vieux logis rustique que les ans ont noirci ! Tout seul, perdu là-haut !

Peut-être un jour, remontant péniblement le crêt voisin, un skieur fatigué, surpris par la bourrasque et la nuit, s'en viendra-t-il chercher asile sous son toit hospitalier.

Il me souvient d'une de ces haltes imprévues et jamais je n'en oublierai le charme.

La journée s'était faite rude et la bise sur le sommet vaincu soufflait bien fort, gerçant les lèvres, rendant les membres gourds...

En bas, la nuit doucement enveloppait la grande nature silencieuse ; seul le sommet, tout là-haut, émergeait de l'ombre sa superbe coupole neigeuse délicatement auréolée par les derniers reflets du couchant.

Combien fut douce cette arrivée dans la vieille cuisine.

Pas luxueuse, la pièce, avec son plancher de grosses pierres rugueuses, ses solives noircies par la fumée et les ans, supportant les bardeaux vieillots mais solides encore.

Pas luxueuse, non ! mais combien confortable quand sur l'âtre brille une flamme claire.

Un vieux bassin de bois sert de siège, et pendant que se prépare le repas, alors que les membres doucement se détendent à la chaleur du foyer, qu'il fait bon rêver !

Dehors, la nuit s'est faite complète, seule la bise de sa voix rageuse trouble le silence de la montagne.

La lumière maigre d'une lanterne, aidée par la pâle lueur de la braise, éclaire le logis, donnant aux choses des formes indistinctes et troublantes... Et le servant du chalet, accroupi quelque part là-haut sur les grosses poutres, doit grimacer bien fort en se moquant de ces intrus tardifs !

Oh oui, qu'il fait bon rêver et comme trotte la pensée !... Merveilleux tableaux des choses vues, étrange amalgame de sommets altiers, de sombres baumes ; paisibles regards sur les pâturages.

Tout cela ! C'était hier, c'était pour toi, mon cher chalet, les beaux jours de l'été.

Maintenant, le grand linceul hivernal s'est abattu sur tes épaules et ton toit ne se distingue plus au milieu du paysage immaculé.

Dors, vieux solitaire ! Rêve à ton tour à la belle montagne blanche ! Rêve au grand sommet qui te garde.

Dors paisible en attendant le renouveau et que le Maître, qui créa les montagnes, te garde et te protège.

Un texte dont on découvre la version originale ci-dessous.



Les toits ont déversé leurs grosses rations de neiges sur le devant des chalets dont l'entrée parfois devient problématique. Ces bâtiments, rencontrés de telle manière, ont désormais une toute autre allure, à peine pour certains si on peut les reconnaître. Ci-dessus, la Palestine, en dessus des Charbonnières.

Le Chalet.

Gentiment blotti au pied du grand rocher que domine la belle croupe blanche, le vieux chalet s'endort...

Novembre est venu et la première neige a fait plus blanc le géant là-haut, recouvrant de son manteau les pentes tout près.

Depuis quarante jours, les belles vaches brunes ou tachetées sont descendues dans la vallée abandonnant pour de longs mois l'alpage aux herbages odorants.

Puis les bergers sont remontés, ont emporté les ustensiles de laiterie, bancs grossiers, outils divers et les fromages aussi...

Maintenant, le voilà seul le vieux logis rustique que les ans ont noirci ! Tout seul, perdu là-haut !

Peut-être un jour, remontant péniblement le crêt voisin, un skieur fatigué, surpris par la bourrasque et la nuit s'en viendra-t-il chercher asile sous l'hospitalier toit !

Il me souvient d'une de ces haltes imprévues et jamais je n'en oublierai le charme !

La journée s'était faite rude et la bise sur le sommet vaincu soufflait bien fort, gerçant les lèvres, rendant les membres gourds...

En bas, la nuit doucement enveloppait la grande nature silencieuse ; seul le sommet tout là-haut émergeait de l'ombre sa superbe coupole neigeuse délicatement auréolée par les derniers reflets du couchant.

Combien fut douce cette arrivée dans la vieille cuisine.

Pas luxueuse la pièce avec son plancher de grosses pierres rugueuses, ses solives noircies par la fumée et les ans, supportant les bardeaux vieillots, mais solides encore.

Pas luxueuse non ! mais combien confortable quand sur l'âtre brille une flamme claire.

Un vieux bassin de bois sert de siège, et, pendant que se prépare le repas, alors que les membres doucement se détendent à la chaleur du foyer, qu'il fait bon rêver !

Dehors, la nuit s'est faite complète, seule la bise de sa voix rageuse trouble le silence de la montagne !

La lumière maigre d'une lanterne aidée par la pâle lueur de la braise éclaire le logis, donnant aux choses des formes indistinctes et troublantes... Et le servent du chalet, accroupi quelque part là-haut sur les grosses poutres, doit grimacer bien fort en se moquant de ces intrus tardifs !

Oh oui, qu'il fait bon rêver et comme trotte la pensée !... merveilleux tableaux des choses vues, étrange amalgame de sommets altiers, de sombres baumes ; paisibles regards sur les pâturages.

Tout cela ! C'était hier, c'était pour toi, mon cher chalet, les beaux jours de l'été.

Maintenant, le grand linceul hivernal s'est abattu sur tes épaules et ton toit ne se distingue plus au milieu du paysage immaculé.

Dors, vieux solitaire ! Rêve à ton tour à la belle montagne blanche ! Rêve au grand sommet qui te garde.

Dors paisible en attendant le renouveau et que le Maître, qui créa les montagnes, te garde et te protège.

Un texte vraiment magnifique, l'un des plus beaux que jamais notre FAVJ put offrir à son public. Seul problème : qui en était l'auteur ? Non signé, ne pouvant attribuer cette prose lumineuse à aucun de nos auteurs traditionnels combiens, nous ne le saurons jamais. Rendons malgré tout hommage en passant à ce promeneur inconnu qui sut si bien comprendre l'essence hivernale de notre beau Jura.

Les choses n'ont pas changé. Si vous montez aujourd'hui encore au cœur de l'hiver en ces hauts, alors que les neiges furent abondantes tout au long de la saison, les vieux chalets, vous les retrouverez tels que ce poète vient de le dire.

Les neiges ont glissé du toit parce que le temps s'est remis au doux, et que les tôles n'acceptent plus une neige lourde et désormais glissante. Le vaste entassement a coulé jusqu'au sol pour retrouver les entassements précédents, et le tout a constitué une immense coulée qui rejoint la base du toit. Par ainsi plus moyen de pénétrer dans la bâtisse par la porte ordinaire. Il faut se rendre à l'angle, trouver l'espace qui demeure entre le mur et cette barrière épaisse, et s'y glisser tant bien que mal, les pieds enfonçant dans la neige molle de la base de la façade, là où elle n'a pas été tassée par celle venue du toit.

On retrouve la porte. On actionne la vieille serrure qui ne veut rien savoir, une fois de plus, et seul un truc que l'on ne dira pas, permet bientôt de tourner la clé avec assez de force pour décôter. On presse le péclet, on donne un coup d'épaule à la porte bloquée contre les neiges et l'on pénètre dans la vaste cuisine obscure. La porte ouverte, vous ne voyez rien au dehors, la neige remplit tout l'espace, et seule une vague lueur offre de découvrir une pièce dont la familiarité vous accueille malgré sa température glaciale.

Les volets sont fermés. Vous posez votre sac, votre bonnet et vos gants sur la table. Le pas de vos souliers de ski résonne sur le ciment du sol. Aucun bruit autre que ceux dont vous êtes l'auteur. Rien n'a changé. Les objets demeurent à l'emplacement exact où vous les aviez laissés à l'automne. Quelques mots alors hâtivement griffonné sur un bloc-note que l'on n'a pas rangé, témoignent des dernières heures où le pâturage était libre et que vous y veniez tel qu'il se présentait pour l'ultime visite de la saison. Alors un fort vent soufflait les dernières feuilles, et l'on sentait que plus rien de chaleureux ici ne vous accueillerait avant longtemps. On allait contre le plein hiver, sans le savoir contre le si bel hiver de cette année où les neiges furent nombreuses et le ski pratiqué à satiété.

Vos pas résonnent aussi sur la partie en planches du sol de cette vieille cuisine. Non, rien n'a changé, les habits sont toujours accrochés contre la paroi des escaliers. Vous pénétrez dans l'ancienne cave à fromage, toute aussi froide, dont l'éclairage, même s'il ne se fait que par les bornatz ordinaires, est plus intense qu'à la cuisine. Idem à la chambre à lait où la neige a pénétré par de tels orifices. C'est donc l'hiver même à l'intérieur du bâtiment, cette pièce exposée au nord offrant les conditions les plus difficiles de tout le chalet.

L'écurie est silencieuse, encombrée des objets et des véhicules qui serviront pendant l'été. Inutile d'aller plus loin. C'est à l'étage qu'il faut monter, pour retrouver les deux chambres où personne n'aura dormi depuis plus de six mois. Contemplation des vieilles parois de planches, interrogations faites sur les marques apposées par les bergers d'autrefois, alors que pour une heure ils ne savaient pas que faire. Ils ont ainsi gravé leurs initiales dans le bois et ils y ont mis une date. Un autre, c'est plus vieux encore, a porté un millésime, 1815, au charbon de bois. Puis il a dessiné son visage de profil, œuvre très primitive mais fort émouvante. Il n'est pas besoin d'être artiste pour laisser un témoignage. Cet homme fut, et cela est révélé par ces quelques traits grossiers que le temps n'efface pas.

Rien ici non plus ne bouge. La vieille table est là, avec le banc qui vous permettrait de vous asseoir derrière et d'écrire. Mais à qui, je vous le demande ? Et qui comprendrait ce que vous avez voulu dire ? Non, ce monde devenu un peu étrange sous le grand toit et au cœur de l'hiver, il n'appartient qu'à ces lieux, il ne peut être compris que là précisément et non pas ailleurs où d'autres ambiances se découvriraient.

Les pas résonnent sur le plancher de bois aux planches disjointes. Dessous, c'est l'écurie. Quand l'été, autrefois, les bêtes l'avaient fréquentée par deux fois à l'heure de la traite, la nuit, il y avait leur odeur humide qui montait encore et vous enveloppait pour même parfois vous empêcher de dormir. Les effluves de bouse sont puissantes à qui ne les fréquente pas journallement, et il arrive qu'elles vous dérangent. Mais ici, des années plus tard, elle a presque disparu, juste reste-t-il l'odeur du vieux bois avec un rien de fumée incrustée dans ses fibres, et un soupçon encore de cette odeur de bétail dont ce chalet était la vraie propriété, l'homme n'étant là que pour s'occuper de lui, de la traite, et de la fabrication du fromage.

On se souvient de ces choses. On regarde par la fenêtre pour voir la grande clairière toute couverte encore de neige. Le chaud de ces derniers jours n'a fait que la tasser, mais n'apparaissent encore nulle part ces grandes taches de terrain qui s'agrandiront désormais rapidement. Là-bas l'étang est gelé, et la perche du balancier vous salue. Mais non, c'est une illusion, rien ne bouge, rien n'a de vie, et même dans la neige les traces d'animaux sont rares. C'est un monde certes pour l'heure figé, mais qui ne tardera pas à reprendre vie.

Ne quitte pas encore ces lieux. Imprègne-toi de leur ambiance qui est à nulle autre pareille. Comme tu la comprends. Comme tu la saisis. Comme aussi elle est partie intégrante de ta vie, indispensable, poétique, émouvante, au cœur de laquelle se meuvent encore, quand tu y penses, les vieux fantômes qui ne furent que tes prédécesseurs, et alors que toi, et c'est ce qui t'occupe aujourd'hui, tu sais que tu le seras bientôt à ton tour. Pour rappeler à ces autres qui viendront ce que tu as été. Quoi donc ? Tu ne le sais pas. Peut-être rien du tout, un homme égaré parmi d'autres hommes qui semblaient quant à eux suivre une ligne solide tandis que la tienne ne l'était pas. Et s'ils ne se souviennent pas de toi, et qu'ils

ne savent pas que tu as passé en ces mêmes lieux qu'ils découvriront à leur tour, alors tant pis. Le vieux chalet ne s'en portera pas plus mal, qui toujours, offrira à ces nouveaux ces ambiances étranges et rassurantes. Car ici, ces murs, et dehors ces neiges qui se sont coulées contre les parois extérieures au point de les rendre en partie invisibles, elles te protègent. Tu es accueilli, tu es ami, tu ne déranges rien. Vous vous comprenez, sans doute. Vous fusionnez.

Tel est le chalet l'hiver. Tel ils sont tous dans le Jura, pourvu qu'ils présentent les mêmes caractéristiques de vétusté et qu'on ne les ait pas trop abimés en vue de les faire passer de cet état primitif et sauvage, à un semblant de confort qui n'en ôtera pourtant jamais la solitude profonde.

On a refermé la porte, on s'est coulé contre le mur pour retrouver ses skis pour le reste du voyage.

N'empêche, ici, entre ces quatre murs et pour ce court instant d'arrêt, de contemplations et de réflexions, on a été heureux.



Le vieux chalet est là pour vous accueillir malgré qu'il vous semble presque inaccessible.



En faire le tour pour constater à quel point les neiges ont été nombreuses et abondantes. Ce fut un bel hiver !





Retour à l'un des deux endroits par où vous pourrez passer en vous glissant le long du mur. Le pas enfonce profondément dans la neige.





Non, ce n'est pas le glacier du Rhône, simplement les neiges de notre Jura.



Coup d'œil à l'écurie elle aussi glaciale, des escaliers dès la cuisine et visite de l'une des deux chambres, la plus ancienne, construite au début du XIXe siècle.





Pas très chaude certes, mais bien accueillante, avec ses grands lits, sa table et son banc.





Gaetas. Là aussi, aujourd'hui, rien ne bouge ni ne craque. C'est le plein silence.



Sur le chemin du retour. Les arbres sont alignés naturellement comme sur une place d'exercice.



La cabane vous accueille. Les derniers visiteurs ont oublié de refermer entièrement la porte. Le sol intérieur est très humide.



On a oublié le thé. Aussi la pose sera-t-elle de courte durée. D'aucuns, il n'y a pas longtemps, on allumé le foyer et y ont mangé une fondue. Comme quoi il ne faut pas beaucoup d'espace pour être heureux !



La voilà qui nous salue et semble nous dire : à quand le prochain passage ? Retour au village, non sans passer devant l'alpage de la Palestine vu plus haut, puis bientôt celui de la Cerniaz, propriété autrefois de ce bon vieux Louis auquel, souvenez-vous, nous avons tenu la jambe un après-midi sur le devant de son chalet.

